

Au coeur des ténèbres

La petite fille qui aimait trop les allumettes de Simon Lavoie

Cédric Laval

Numéro 184, octobre–novembre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laval, C. (2017). Compte rendu de [Au coeur des ténèbres / *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Simon Lavoie]. *24 images*, (184), 60–60.

La petite fille qui aimait trop les allumettes

de Simon Lavoie

AU CŒUR DES TÉNÈBRES

par Cédric Laval

Avant d'être un film, *La Petite fille qui aimait trop les allumettes* est d'abord un roman, magnifique, de Gaétan Soucy, publié à la fin des années quatre-vingt-dix. Au début du roman, la narratrice et son frère découvrent que leur père s'est pendu dans sa chambre, la nuit précédente. En ouverture du film, le réalisateur nous montre les préparatifs de cette pendaison; sans y assister vraiment, nous devinons le drame sinistre qui va se jouer, dans la lourdeur des regards, dans la pesanteur des gestes, dans l'évanouissement soudain de l'héroïne qui fixe la fenêtre de sa chambre depuis l'extérieur de la maison. Ce léger décalage temporel de la scène initiale, *avant* le suicide et non plus *après*, n'est pas anodin. Il illustre le parti pris du réalisateur scénariste Simon Lavoie: celui de nous plonger sans ménagement dans la noirceur d'une histoire qui ne sera pas avare de zones ténébreuses. On découvre ainsi, dès les premières scènes du film, que deux adolescents vivent en reclus dans une ferme, isolés du monde extérieur (un village tout proche) par un père intransigeant, prisonnier d'un fanatisme religieux et d'une colère sourde qu'il retourne parfois contre ses propres enfants. Ceux-ci n'ont pas de nom et vivent dans une hygiène douteuse. Bientôt sont mises en lumière les relations incestueuses qui unissent le frère et la sœur (celle-ci est d'ailleurs enceinte...); bientôt est révélée l'existence d'une créature monstrueuse, dans un apprentis de la ferme, que le père nourrit tous les soirs et qu'il nomme le « Juste Châtiment »...

La mise à plat de ces quelques éléments de scénario montre assez l'univers glauque dans lequel le spectateur est plongé. Pour amplifier encore la résonance de cette noirceur, Simon Lavoie opte pour un noir et blanc assez sale dans les scènes d'intérieur, plus lumineux dans les scènes d'extérieur. Ce choix formel, s'il peut sembler facile dans son insistance à jouer la carte d'un monde triste, oppressant, n'en est pas moins efficace pour donner vie à ce conte noir et vénéneux. On songe parfois, notamment dans les scènes où apparaît le « Juste Châtiment », à *The Elephant Man* de David Lynch. Mais là où le film de Lynch parvenait à assumer la dimension parfois onirique, poétique, du noir et blanc, le film de Lavoie n'en garde que la palette glauque, propre à déprimer le plus endurant des spectateurs.

C'est ici la principale limite, sinon l'échec, de cette adaptation. Le roman de Soucy échappait à la noirceur de son histoire grâce au style inimitable de la narratrice adolescente, qui mêlait à ses métaphores enfantines des expressions désuètes, tout droit sorties des *Mémoires* de Saint-Simon, établissant avec son sujet une distance salutaire, qui permettait au lecteur de sourire, de respirer un peu. Refusant la solution facile de la narration en voix-off (et c'est tout à son honneur...), Simon Lavoie n'a pas su trouver un équivalent cinématographique qui aurait évité à son récit de sombrer dans la grande noirceur. De la même manière, si les interprètes du film livrent une performance solide, les personnages qu'ils incarnent ressemblent à des blocs de matière brute, mal dégrossie, dont les élans brutaux ou sentimentaux sont tellement instinctifs, tellement



irraisonnés, qu'ils ne parviennent pas à toucher. Dans le roman de Soucy, au contraire, les personnages acquéraient une complexité psychologique qui correspondait à l'ébranlement du monde de la narratrice. Tel quel, le film ne peut donc échapper à une certaine complaisance dans le sordide, qui rejaillit sur le matériau originel. On se surprendrait presque à ne retenir du roman de Soucy qu'un sous-texte misogyne où la femme serait sacrifiée/scarifiée, où la féminité deviendrait le vecteur du mal au point d'être niée par une héroïne qui se bande les seins et regrette tout haut de ne pas être un garçon.

Si l'ambition formelle du film n'est donc pas en cause, la légitimité de ses choix stylistiques l'est davantage. Certains effets de décadence (lorsque l'héroïne se retrouve cernée par les villageois) ou l'utilisation de focales déformantes s'apparentent davantage à des coquetteries formelles qu'elles n'immergent efficacement le spectateur dans le point de vue du personnage. C'est d'autant plus regrettable que le somptueux plan séquence de la fin, unifiant dans un même mouvement de caméra les cycles de la mort et de la vie, ceux de la destruction et de la renaissance, unifiant aussi le feu et les larmes, laisse entrevoir ce qu'aurait pu être le film si le réalisateur avait su puiser son inspiration dans la poésie lumineuse qui sourd du roman de Soucy, et pas seulement dans sa part de ténèbres... **24**

Québec, France 2017. Ré.: Simon Lavoie. Scé.: Simon Lavoie, librement inspiré du roman de Gaétan Soucy. Ph.: Nicolas Canniccioni. Mont.: Aube Foglia. Son: Philippe Lavigne, Patrice Leblanc, Clovis Gouaillier. Mus.: Ivo Baha. Int.: Marine Johnson, Jean-François Casabonne, Antoine L'Écuyer, Alex Godbout, Laurie Babin-Fortin. Dist.: FunFilm Distribution.